

VOUS AVEZ DIT GILLE ?...

Une foultitude de personnalités s'est déjà penchée sur les origines du personnage du gille, en ont étudié les aspects profonds tant au point de vue sociologique, que folklorique... sans pour autant échafauder les bases irréfutables qui sont l'essence même de ce personnage authentique.

Aussi vieille que la conscience humaine elle-même, la fête à caractère divin aura connu des aspects divers au travers des âges... C'est la raison pour laquelle, nous ne pourrions ici que vous proposer un ensemble structuré dans le temps de passages retrouvés çà et là dans la littérature régionale... Bonne lecture !

LES ORIGINES DE LA TRADITION DU MASQUE EN EUROPE

LA GENESE DU GILLE

A. LES LEGENDES

1. [La thèse de la réception de la Reine Marie de Hongrie](#)
2. [La naissance d'un mythe ou le gille Inca](#)
3. [Les origines du Gille - le 22 août 1549, par Alfred Labrique](#)
4. [La légende du bossu Caracol](#)

B. LE GILLE, QUI EST-IL? D'OU VIENT-IL?

1. [Première période](#)
2. [Seconde période](#)
3. [Troisième période, l'hybridation](#)

C. LE GILLE DE WATTEAU

LES ORIGINES DE LA TRADITION DU MASQUE EN EUROPE

Le carnaval, au point de départ, est un phénomène typiquement européen. Si on le connaît sur d'autres continents, à la Nouvelle-Orléans, à Rio de Janeiro, à la Martinique, comme dans beaucoup de pays de l'Amérique latine, c'est par suite de l'influence européenne. Ce sont des colons espagnols, portugais ou français qui ont introduit ces usages.

Au sens strict du mot, le carnaval traditionnel se réduit aux trois jours, les "Jours Gras", qui précèdent le mercredi des Cendres. Les textes médiévaux les dénomment "Quaresmiaux". Au sens large, les usages qui appartiennent à son cycle commencent parfois plusieurs semaines avant le Mardi-Gras. Dans le Centre, la période carnavalesque au sens large, c'est à dire celle durant laquelle il est licite de se masquer, de se déguiser, de visiter les maisons amies en intriguant débute au-delà de la Chandeleur le 2 février. Cette date est liée à une ancienne fête païenne devenue celle de la Purification de la Vierge. Cette période s'arrête au Mardi-Gras. Pourtant, certains carnivals se célèbrent en pleine période de Carême, à la "Quadragesime", lors du dimanche du Grand Feu ou "Feureu", à la Mi-Carême ou "Laetare", ce sont des

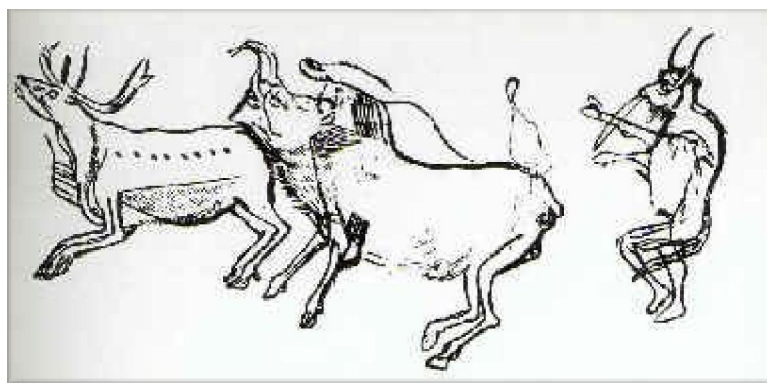
pauses dans le temps de mortification.

La période carnavalesque, et en particulier les Jours-Gras, se caractérise par divers éléments. Le port du travesti et du masque; la danse dans les rues et les lieux publics, individuelle ou collective; une licence plus ou moins grande des moeurs ou du moins une certaine frénésie que rythment fort bien fanfares, orchestres, batteries de tambours, violes ou orgues de barbarie. C'est la période de bonne chair, d'abondance où l'on consomme à satiété boissons et aliments à base de viande, de graisse et où l'on retrouve certains usages culinaires (comme la gaufre ou les crêpes de Mardi-Gras). Cette période de consommation effrénée s'oppose de manière brutale à la période de pénitence, de sacrifice, de mortification du Carême imposé par l'Eglise.

Parmi les plaisirs que l'on apprécie le plus, il y a des jeux populaires, certaines formes théâtrales comme les farces avec des parodies, des revues populaires satiriques, des coutumes plaisantes (la satire des maris bernés ou malmenés par leurs femmes ainsi que le jugement et l'exécution du carnaval par le feu ou l'eau). De ces éléments, la plus ancienne et la plus répandue des coutumes est celle du port du masque, sous des formes simples ou sophistiquées, Sans masque, il n'y a pas de vrai carnaval! Les grands reportages nous ont familiarisé avec des coutumes analogues existant un peu partout dans le monde, mais avec des modalités différentes. Il y a un univers dans la façon de se déguiser des Mélanésiens avec leurs tatouages et leur bariolage du corps, la danse des lamas tibétains jouant au mystère dans la cour du monastère et même nos gilles dansant au rythme des tambours... Mais le lien magico-religieux subsiste dans tous les cas. Tous les masques ou déguisements sont des supports temporaires d'un Dieu. Dieu voulant ici dire : tout être ou toute force invisible parce qu'il ne se confond pas de manière permanente avec le corps. Le masque est donc l'apparition d'un Dieu qui peut de cette manière se rendre visible. Le support est non seulement l'objet mais aussi l'homme qui en est enveloppé; c'est de cet ensemble que l'esprit prend possession. Pendant le temps que dure la manifestation divine, le masque se situe dans le monde du sacré... L'individu n'est plus lui-même, c'est le Dieu qui agit par lui.

C'est cette signification du masque qui est essentielle et commune à toutes les manifestations carnavalesques. Cette signification s'accommode de divers sens seconds, dérivés. C'est le cas des masques initiatiques, des masques de confréries..., c'est donc que le masque exprime les mythes d'une société ou même en est un élément. Pour preuve irréfutable, il n'y a qu'à songer aux divers masques utilisés par les exorcistes pour chasser du corps d'un malade le démon qui le faisait souffrir. On comprend ainsi mieux quel a pu être le sens premier de ce qui n'est plus pour nous, lors du carnaval, qu'un grotesque accessoire de carton.

Nous venons ici de définir l'universalité du masque dans l'espace, celle-ci se double d'une universalité dans le temps. Dans les premiers témoignages laissés par les hommes, on remarque la permanence du masque. Les peintures rupestres des cavernes de la préhistoire, les empreintes de pas laissées dans l'argile des grottes qui, aux dires de la plupart des préhistoriens "prouvent que l'homme primitif a, dans des moments d'exaltation, dansé comme le font encore des tribus primitives", l'attestent. Qui ne connaît l'étonnant sorcier de la grotte des Trois Frères, peint et gravé dans le roc, haut de 75 cm, qui domine en signe de domination rituelle de nombreuses autres figures d'animaux dessinés sur les murailles ? Ou encore, dans la même grotte, il y a une autre gravure rupestre, présentant un homme déguisé en bison, il lève la jambe gauche pliée comme si il marchait ou dansait.



Rappelons aussi que la Grèce Antique a connu des danses et des danseurs masqués, cérémoniels culturels. Il semble même que cette mascarade soit à l'origine des représentations dramatiques. Il n'est pas sans

intérêt de rappeler ce que Jeanmaire H., célèbre historien du culte dionysiaque (de Dionysos aussi appelé Bakkhôs et dont les romains ont fait Bacchus : Dieu de la vigne et du vin) relève au sujet de la signification de ces festivités. "Pendant ces journées de beuveries et de cortèges de masques, de joie et de licence, la cité sent peser sur elle la menace de l'impureté et des influences maléficiantes contre lesquelles il y avait lieu de prendre des précautions... La raison de ce climat particulier nous est donnée : c'est que les âmes des morts revenaient ces jours-là, et, avec elles montaient des profondeurs du sol les porteurs d'influences maléficiantes, que les grecs appelaient kères. Force était de tolérer ces visiteurs qui, aussi bien, appartenaient au cercle de chaque famille et représentaient ses attaches dans l'autre monde, qui en assuraient même la continuité et le bien-être, car les morts sont à l'origine des nourritures et de tout ce qui s'ajoute au patrimoine familial. Les trois jours écoulés, on se pressait de congédier ces hôtes quelque peu inquiétants en criant "A la porte les kères".

Tous ces traits s'ordonnent parfaitement lorsque l'on sait que la fête du printemps, chez les vieilles populations européennes, est assez régulièrement une fête des morts, ou du moins, une période de manifestations des trépassés. C'est à l'occasion précisément que s'établissent, au moment de ces périodes critiques que sont les fêtes saisonnières, les contacts et les communications entre l'au-delà et la terre que les dieux renoncent en échange de sacrifices de prémices et de prestations des vivants, aux droits jaloux qu'ils gardaient sur les dons de récoltes abondantes et de fécondité. Ceci étant confirmé dans un passage curieux d'un traité de la collection hippocratique : "c'est des morts que nous viennent les nourritures, les croissances et les germes...".

Notre survol de l'histoire du masque dans le passé de l'humanité et à travers les peuples dits primitifs de divers continents nous incite à tirer la conclusion suivante : à l'origine de nos mascarades il y a autre chose qu'une simple volonté de se divertir, et une volonté de jouer. Il y a probablement dans leurs racines les plus lointaines, des rites religieux ou magiques, des vestiges qui nous viennent de la préhistoire, des celtes, et de tant d'autres.

Ce qui tient lieu de provocateur de cette interprétation divine est le fait que l'Eglise catholique, dès la fin de l'Antiquité et durant tout le Moyen Age, se préoccupe de ces festivités, sans doute, pour en régler les débordements licencieux, mais surtout parce que ces usages sont issus du paganisme. Les textes sont suffisamment nombreux pour que l'on vérifie la permanence européenne de ces usages païens durant le Moyen Age. Tertullien, à la fin du II^e siècle, déplorait que les chrétiens célèbrent les "Saturnales" et les "Calendes" de Janvier sous le prétexte que c'étaient des fêtes bien plus sociales que religieuses. Saint Pacien, évêque de Barcelone de 360 à 390, écrivit une oeuvre "Le Cerf", aujourd'hui disparue, dans laquelle il condamnait les mascarades de caractère païen que l'on célébrait dans son diocèse au début de l'an : "... malheur à moi! Quel crime ai-je commis en expliquant la faute qu'il y avait à faire le cerf! Car je pense qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient avant que je ne leur explique. "

Depuis l'époque de Saint Pacien, les festivités sont l'objet de critiques constantes et de condamnations. Il n'y a quasi pas de père de l'Eglise qui ne se soit érigé en adversaire de ces usages. Ceux-ci insistaient surtout sur la honte qu'il y a à porter des déguisements féminins, ce à quoi ne répugnaient pas les soldats les plus vaillants. Saint Pierre Chrysologue parle de déguisements animaux et en indique quelques uns, comme celui du cheval, par exemple. "Que le père donc, le maître, le parent, le citoyen, l'homme, que le chrétien s'éloigne de tous ceux qui se sont comparés aux animaux, qui se sont égalés aux chevaux, ou au bétail...".

Il faut retourner à Saint Césaire évêque d'Arles de 503 à 543, pour rencontrer des textes plus significatifs. Ses sermons s'attaquent aux pratiques superstitieuses, aux croyances de pouvoirs magiciens, des devins et des sorciers, aux amulettes diaboliques. Ils incitent les chrétiens à s'écarter de ceux qui dansent et entonnent des chants impudiques et obscènes pendant les fêtes sacrées. "Car ils sont des malheureux, des misérables ceux qui dansent sans crainte et sans rougir juste devant les églises des saints... la coutume de danser est un reste du culte païen". Césaire s'attaque aussi à la pratique de la mascarade, qu'il qualifie de sacrilège : "J'ai beau être persuadé que, guidés par Dieu, vous avez su corriger et faire disparaître de ces lieux cette coutume funeste, reste du culte impie des païens, toutefois si vous connaissez encore des gens qui se chargent de la plus repoussante des souillures en se déguisant en vieille femme ou en cerf, réservez-leur un châtiment sévère qu'ils se repentent d'avoir commis un sacrilège...".

Ces pratiques vestimentaires qui consistaient à se déguiser en vieille femme aux fêtes de janvier symbolisant l'année qui venait de mourir n'étaient pas non plus appréciées de Césaire : "Lorsqu'arrive la fête des Calendes de janvier vous vous réjouissez stupidement, vous devenez des ivrognes, vous vous laissez aller à des chants érotiques et à des jeux obscènes. Vous invitez alors les démons comme pour un sacrifice célébré en leur honneur. C'est une véritable folie qu'un homme se transforme en femme. C'est de la

démence que de se transformer le visage en se masquant si bien que les démons en sont eux-mêmes effrayés. C'est une folie que de chanter avec plaisir en faisant la louange des vices et en dansant de façon désordonnée, en des poses impudiques. En se transformant en chèvre, en cerf, l'homme devient chèvre ou cerf, lui qui a été fait à l'image de Dieu; il offre ainsi au démon son sacrifice. Ceux qui font ainsi méritent les feux éternels de l'enfer. Mais vous, frères très chers,... restez sobres et donnez l'exemple à vos voisins, à vos amis. Blâmez-les, ne permettez pas de proférer ces paroles grossières... Si vous ne voulez pas participer à leur péché collectif, ne permettez pas qu'ils viennent en cortège, devant notre maison, déguisés en cerfs, en petites vieilles, en une bête quelconque; refusez de leur donner une étrenne et blâmez-les, corrigez-les d'agir ainsi. Interdisez à vos esclaves et à vos serviteurs d'observer les coutumes sacrilèges de ces malheureux païens."

Heureusement, ces pratiques de la mascarade animale ou de déguisement inversé vont perdurer durant tout le Moyen Age, jusqu'à nos jours. Toutefois, la virulence de l'Eglise ne s'estompera qu'au début de ce siècle.

A l'origine du carnaval, il y avait donc le rite de la célébration de l'esprit des morts, avec qui, il faut compter à une période bien déterminée.

Le culte des ancêtres s'est estompé avec le temps et, on aura remarqué la force avec laquelle l'Eglise a tenté de proscrire ces pratiques séculaires! Les antiques réjouissances ont perdu leur caractère de rite. L'esprit de ces pratiques s'est plus ou moins transformé ou altéré, suivant les régions. Mais on a continué les danses, les gestes anciens malgré le renouvellement des interdictions et le besoin de se récréer, de s'évader, de se libérer des contraintes quotidiennes a permis la relève, a contribué au maintien des usages.

Il y eut sans doute bien des bouleversements qui resteront à jamais mystérieux, des transferts de coutumes occasionnés par la fixation de fêtes chrétiennes importantes à la fin et au début de l'année, par le déplacement de la Nouvelle-Année du mois de mars au mois de janvier par la création d'une période de jeûne de quarante jours avant Pâques. Dans certaines régions de l'Europe, la mascarade de fin d'année a disparu; dans d'autres, elle s'est maintenue, sans doute à cause de l'attitude régionale de "tolérance de l'Eglise". A l'origine, le Carême commençait après le dimanche de la Quadragésime et, au IXe siècle, on a reporté son début quatre jours auparavant, pour compenser les quatre dimanches de carême pendant lesquels le jeûne était levé. Cette fixation du Carême a contribué à ramasser sur les trois derniers jours, qu'on appellera les jours gras, des pratiques qui s'étendaient peut-être sur des périodes plus larges. La prévision des rigueurs à supporter en cette dure période de pénitence et de mortification (pas de viande, de graisse, d'oeufs !) a pu amener à redoubler l'ardeur de la fête et des danses : on faisait bonne chair et joyeuse licence avant la rigoureuse abstinence des jours gras. Différents noms attribués à cette période soulignent cette influence chrétienne : quaresmiaux, carnage, carnaval, carême-entrant. Mais cette dernière influence du temps de pénitence chrétien ne doit pas être surestimée : le Carême n'a pas réussi à empêcher que subsistent çà et là des bribes de rites, des pratiques païennes qui ont eux aussi rebourgeonné et fleuri (le dimanche du Grand Feu; le Feureu de Picardie et de chez nous; et peut-être les fêtes de la mi-carême ou Laetare).

Source : Samuël GLOTZ , "Le masque dans la tradition européenne", 1975, p 1-42.



LA GENESE DU GILLE

A. LES LEGENDES

1. La thèse de la Réception de la Reine Marie de Hongrie

La thèse qui rallia le plus grand nombre de suffrages fait remonter ses origines aux fêtes somptueuses données en 1549, en son palais de Binch', par Marie de Hongrie, à l'occasion de la visite de son frère, Charles Quint et du fils de celui-ci, Philippe II d'Espagne.

L'empereur Charles Quint décida de faire venir d'Espagne son fils unique afin de le présenter officiellement à la noblesse et aux grandes villes des Pays-Bas.

La dame de Binch', à qui revient l'initiative de cette réception royale (dans les autres villes visitées par Philippe II, les réceptions étaient organisées par les municipalités) avait une arrière pensée politique. Obéissant aux directives impériales, elle voulait que l'héritier présomptif du trône d'Espagne fasse connaissance avec toute la noblesse des Pays-Bas. Cette portée politique explique l'apparat des fêtes, destinés à éblouir l'aristocratie.

Un écrivain du XVIème siècle commenta ces fêtes de la sorte : "Les magnificences y furent vues et faites en telles excellences et perfection qu' on a jamais parlé de ces temps-là que de las fiestas de Bains" .

Les vieux gentilhommes espagnols qui y avaient assisté, continue Brantôme, se les rappelaient toujours avec émerveillement. Et, à un autre endroit de son livre, cet auteur des "Vies Des Dames Galantes" ajoute que la réception offerte par la Reine de Hongrie compta parmi les plus belles dont le proverbe fut : "Mas bravas que las fiestas de Bains". Ce qu'on pourrait traduire par : pas de fête plus pittoresque, plus animée que les fêtes de Binche.

Ainsi, pour les défenseurs de cette thèse, notre carnaval serait né en ces beaux jours du mois d'août 1549 ! Ce qui importait le plus à l'époque , c'était de donner un acte de naissance en bonne et due forme au Gille de Binche.



2. La naissance d'un mythe ou le Gille Inca

La légende des Incas est due à un écrivain , non un historien. Son inventeur ou plutôt son créateur est, en

1872, Adolphe Delmée. Celui-ci est à la fois un journaliste politique d'opinion libérale et un chansonnier connu pour son oeuvre "Les Tournaisiens sont là".

Quand il invente de toutes pièces la légende du Gille Inca, Delmée agit avant tout en conteur. Il ne se fait aucune illusion sur la valeur historique de ce qu'il raconte ou sur ses fondements scientifiques. Il prend la peine de souligner : "...Comme dans toutes les légendes, la fantaisie a le pas sur l'histoire..." Dans son premier état, cette affabulation reste vague. On ne précise ni la date, ni le lieu. Inutile de redire, ce qui va de soi, qu'aucun détail n'est fondé sur un document. Tout a été enfanté par l'imagination de Delmée, lequel a pu être lui-même influencé par ce qu'il connaissait du réputé cortège des Incas de Valenciennes : l'on raconte qu'à l'époque de la domination espagnole, la cour qui habitait un château, aux environs de Binche, venait célébrer le carnaval en cette ville : princes, gouverneurs, seigneurs de la cour faisaient largesse au peuple, jetaient des dragées par les fenêtres, éblouissaient la foule par leurs riches costumes et leurs somptueuses dépenses, et permettaient à certaines corporations de vilains de représenter les groupes qui rappelaient les victoires remportées par les Espagnols sur les Incas, sur les peuplades du Pérou, etc.

Les types de ces peuplades du Pérou étaient difformes, bossus, couverts de costumes chamarrés de bêtes fauves, de lions héraldiques rappelant les armes des vainqueurs et de coiffures à plumes élevées et bariolées, imitant les coiffures des Indiens sauvages. Les princes, les gouverneurs, les seigneurs espagnols disparurent; mais les types du vaincu, les Gilles, ainsi baptisés par un poète du temps, bossu lui-même, restèrent, et ils vivent encore : ils sont mieux portants et plus enragés que jamais, et grâce à eux, Binche a, chaque année, le carnaval le plus animé de Belgique, de France et de Navarre...". Ce serait perdre son temps que de relever les invraisemblances de ce texte. Son auteur lui-même, sans aucune prétention d'historien, nous le présente comme une fantaisie historico-littéraire à la mode du temps, avec les fastueux seigneurs de la belle Espagne.

Dans tout cela, aucun souci de retrouver le vrai, aucune prétention de jouer l'historien s'attachant à la recherche de la vérité. Cette "fantaisie" ne va pas faire florès immédiatement. La presse locale et régionale ne la reprendra et ne la diffusera que très progressivement. Les Binchois ne paraissent guère y attacher de l'importance. La diffusion à Binche de la seconde édition de "l'Histoire de la Ville de Binche" par Lejeune en 1887, a contribué à vulgariser parmi les lecteurs binchois, ces festivités d'août 1549, cet épisode important de la chronique locale. Cela explique que, par la suite, apparaissent des précisions de date et de règne. Les journaux et revues commencent à parler de Marie de Hongrie, du château de Binche, de 1540, à 1545 ou de 1594. Le Diaro del Teatro, de Madrid, du 27 février 1895 affirme lui que "la première fête de ce genre eut lieu à Mariemont, et comme Mariemont est près de Binche, la fête arriva jusqu'à Binche où elle devint traditionnelle". En 1896, l'Administration communale lance des communiqués qui annoncent la célébration exceptionnelle du 450^e anniversaire du carnaval de Binche, qui serait donc né en 1546 ! Le rédacteur du communiqué s'est en outre trompé de cent ans dans ses difficiles calculs.

À l'extrême fin du XIX^e siècle, notre légende tente de se préciser en revêtant une apparence plus sérieuse. On essaye d'oublier ici que Delmée ne l'avait conçue que comme une fantaisie. Elle s'efforce de prendre une coloration scientifique et, pour la première fois, souhaite lui donner des fondements moins fumeux. Au congrès archéologique et historique d'Enghien, organisé par la Fédération archéologique et historique de Belgique, du 7 au 10 août 1898, un docteur en médecine, le sénateur libéral bruxellois Edouard Van den Coput, qui enseignait à la faculté de médecine de l'université libre de Bruxelles, développe une courte communication inattendue : "La Reine Marie de Hongrie et les fêtes de Binche au XVI^e s... Premier acte de l'abdication de Charles Quint... origine probable du carnaval des Gilles". L'auteur dans cette communication se complaît dans beaucoup de généralités qu'il a été puiser sans mal, dans les grands historiens nationaux. Le souci qui semble l'animer et expliquer cette intervention étonnante de la part d'un homme que rien ne préparait aux minutieuses investigations historiques ou aux enquêtes sur les usages populaires, c'est l'amour-propre, la vanité du bibliophile. Il possède un livre très rare dans sa bibliothèque dont on dira qu'il n'existe qu'un exemplaire connu, et c'est celui qu'il possède. La fameuse Litera qu'a traduite et commenté en 1878 le réputé érudit Ch. Ruelens, dans la publication n°25 de la Société des bibliophiles belges, c'est chez lui que le hasard l'a fait échouer et il souhaite que cela se sache !

La théorie de Van den Coput diffère des formes primitives de la légende. Le Gille ne représente pas un inca mais bien le gentilhomme castillan des fêtes d'août 1549, données à Binche, dans son palais, par Marie de Hongrie en l'honneur de l'empereur Charles Quint, de son neveu le futur Philippe II et de sa soeur Eléonore, la veuve de François 1^{er}. Le grand argument est le fastueux chapeau à plumes d'autruche du Gille que l'on retrouve, assure notre sénateur dans la description des chapeaux des seigneurs. La Litera qu'il possède parle, nous traduisons du texte italien, de "panaches incarnats qui s'élevaient vers le ciel". L'auteur n'est pas binchois. Il ignore l'évolution du type du Gille et notamment, ce que lui rappellent ses opposants, savoir que la forme du chapeau est moderne et qu'il a changé considérablement depuis vers 1860. Il suffit de

citer la conclusion de Van den Coput : "C'est ici le vrai Gille castillan, le gentilhomme généreux et galant, personnage superbe, de grande allure, haut emplumé, fortement armorié et se faisant honneur de sa belle carrure ornée d'un superbe collier garni de ces riches dentelles qui furent l'une des sources de la prospérité de Binche. Le Gille personnifie le matadore espagnol; c'est le Rodomont bunesque sous lequel apparaissait déjà la chevalerie décadente...".

Au lendemain de la première guerre mondiale, les échos du Congrès d'Enghien se sont assourdis. L'explication du docteur est oubliée. Les Incas reviennent en force, en 1931, avec la publication, de l'ouvrage d'Alfred Labrique. Le livre est bien écrit, illustré de photographies. Tiré à 10.000 exemplaires, il se répand dans la ville et la Belgique...

Ce succès contribue à relancer la légende des Incas, à lui donner une certaine coloration sérieuse que n'avait pas la "fantaisie" de Delmée. Les instituteurs et les professeurs vont l'enseigner à leurs élèves. Les Binchois, fervents propagandistes de leur carnaval, se font conférenciers et décrivent les Incas fabuleux de 1549. Et c'est ainsi, et c'est alors seulement, que la légende deviendra un mythe qui imprégnera et conditionnera la propagande binchoise. Ce mythe doit, dans l'esprit de certains, s'imposer à tous comme un dogme qu'il n'est pas licite de discuter. Celui qui se permettra de rappeler l'inanité de son point de départ, son manque de fondement historique ou ethnographique, passera pour un mauvais citoyen, qui pêche, par vanité personnelle et par intérêt, contre le code d'honneur binchois.

Source : Samuël GLOTZ, "Le carnaval de Binche", 1975, p 31-35.



3. Les origines du Gille - Le 22 août 1549, par Alfred LABRIQUE

Le 22 août 1549, Marie de Hongrie, Dame de Binch' et régente des Pays-Bas, offrait en l'honneur de son frère, le Très Grand et Très Auguste Empereur Charles-Quint, et du fils de celui-ci, des fêtes d'une splendeur et d'un faste tels, que non seulement leur souvenir devait rester gravé dans la mémoire des participants et des témoins, mais encore que leur description allait être propagée dans l'immense empire. Le cadre en était, paraît-il, purement merveilleux. C'était celui du Castel de Binch', bâti sur l'emplacement du parc communal actuel, et dont les fondations furent récemment mises à jour.

"La Reine Marie, veuve à 20 ans, de Louis II, roi de Hongrie, était gouvernante des Pays-Bas depuis 1531. Pour reconnaître ses grands, notables et très agréables services, l'Empereur son frère, par lettres patentes du 29 février 1545 lui donna en apanage viager, la ville, chastel, terre et seigneurie de Bins, où elle aimait à séjourner. Cette année même elle résolut d'édifier à Binche un palais dont elle confia les plans et l'exécution au célèbre architecte et sculpteur montois Jacques du Broeucq. Elle choisit comme emplacement le château féodal des comtes de Hainaut, construit à l'extrémité de la ville, à proximité de l'enceinte fortifiée et de la collégiale. On s'explique aisément, même de nos jours, le choix de la Reine. Les côtes voisins tapissés de verdure, les forêts fermant l'horizon, les étangs d'eau claire baignant le pied des tours devaient former un site incomparable".

Pour les fêtes du 22 août 1549, aucune richesse ne fut épargnée, aucun détail ne fut négligé, pour donner à cette cérémonie toute la splendeur que la Maîtresse de céans avait jugée digne d'un des plus illustres souverains que l'Europe eût jamais connu. Les auteurs du temps nous en ont laissé des descriptions enthousiastes, et s'étaient complaisamment sur le luxe et le faste qui y furent déployés.

Guiccardin écrit, "Et là, furent-ils magnifiquement et royalement traités par la Reine, avec tant de passe-temps et triomphes de joutes, tournois et autres sortes de magnificences, que tant s'en faut qu'on puisse le déclarer qu'à peine le croirait-on "Ou si quelqu'un venait à le déduire". Ce n'est pas tout : la renommée de ces réjouissances s'établit dans tout l'Empire d'une façon si extraordinaire, qu'il devint d'un usage courant d'user pour qualifier la splendeur de quelque chose, d'une nouvelle expression proverbiale: "Mas bravas que las fiestas de Bain's", c'est à dire: "plus beau que les fêtes de Binche", à peu près comme nous disons "un feu d'Enfer" pour qualifier un feu qui est... vraiment chaud! La réputation de Binche au point de vue "fêtes" était en ce moment aussi solidement établie chez les Espagnols que l'est pour nous celle de l'Enfer au point de vue température. N'est-il pas tout naturel de croire que ces fastes de 1549 ont laissé dans l'esprit des anciens binchois une impression profonde? Et est-il illogique d'imaginer que la populace ait entrepris, dans la suite, de jouer pour son propre compte une imitation de cette parade seigneuriale et même d'en raviver le souvenir par une répétition annuelle?

Cette hypothèse est d'autant plus séduisante qu'elle fournit en même temps, une explication de l'origine du "Gille" ainsi que nous allons l'établir. En effet, parmi les multiples attractions des fastes de 1549, figurent des représentations des plus belles conquêtes de l'Empereur "sur les états duquel le soleil ne se couchait jamais". Celle toute récente du Pérou par François Pizarre, venait d'ajouter à la splendide couronne de Charles-Quint un de ses fleurons les plus magnifiques : le légendaire empire des Incas était désormais passé sous la domination du Roi d'Espagne. Les populations européennes avaient l'imagination vivement frappée par les récits des explorateurs et leurs enthousiastes descriptions du nouveau monde occidental. Les organisateurs des fêtes n'eurent garde de négliger un pareil sujet de "tableau vivant", et c'est ainsi que figurèrent dans la féerie, les fameux Incas rouges aux tatouages multicolores, aux coiffes de plumes et aux danses caractéristiques. L'impression que cette reconstitution dû faire sur le public fut sans nul doute considérable. Mais il est bien permis de croire que l'imitation des mystérieux Peaux-Rouges par ces figurants de Marie de Hongrie fut assez... approximative. Et plus fantaisistes encore ont dû être les sous-imitations que réalisèrent dans la suite les bons bourgeois et manants de Binche, qui n'avaient pas pour se documenter les ressources de la photographie ni du cinéma.

Aussi, l'Inca le mieux disposé, se fût-il sans doute difficilement reconnu dans les représentations qu'on faisait de lui quelques années plus tard, aux échéances annuelles du Carnaval, d'autant plus que ces personnages avaient pris le nom de Gille.

Hein?... Quoi?... Carnaval?... Gille?

Mais oui, parfaitement. Je dis : Carnaval et je dis : Gille.

Gille, d'abord. Gil était et est encore un prénom espagnol répandu. Le plus grand nombre des figurants des "fastes binchois" étaient à n'en pas douter des soldats espagnols. De là à appeler "Gil" le personnage qu'ils incarnaient, il n'y avait pas plus de distance qu'il n'en eût lorsqu'on appela "Tommy" tous les soldats anglais, sous prétexte que l'un d'entre eux était ainsi prénommé.

Voilà comme quoi l'Inca est devenu un "Gil".

Oui mais, pest-ce assez tout de même, pour affirmer que cet Inca de fantaisie, l'appelions-nous "Gil", est l'ancêtre du Gille d'aujourd'hui qui n'a plus, avec un véritable Peau-Rouge, que des analogies extrêmement lointaines? ...

...Nous mettons maintenant sur pied notre théorie sur l'origine du Carnaval et des Gilles de Binche, théorie qui n'est pas seulement séduisante par sa logique et sa simplicité, mais qui a le mérite d'être fondée sur des bases historiques. Les fêtes carnavalesques, vestiges du paganisme, existent dans nos régions depuis les temps les plus reculés. Elles se perpétuent et se développent notamment à Binche, place forte, résidence princière, donc siège d'une garnison importante et d'une cour nombreuse et animée, qui constituaient des éléments remarquablement favorables l'éclosion de réjouissances de tous genres. Ces festivités atteignent leur point culminant en 1549, lors du passage de Charles-Quint. Parmi les attractions qui sont présentées à l'Empereur et à sa suite, figurent notamment des Incas plus ou moins fantaisistes et passablement stylisés. La population binchoise séduite par l'originalité de ce costume, l'adopte et le reproduit aux carnivals suivants. Le nom de "Gille" donné à ce travesti n'est que le prénom espagnol "Gil" d'un des Incas qui s'était particulièrement fait remarquer dans le cortège (c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'une typosémie, concentration dans un type "Gil", des caractéristiques de tout un groupe "Les Incas").

... Il reste cependant des traces du modèle primitif : les gibbosités du Gille rappellent les difformités simulées des Incas, analogues à celles que l'on observe encore de nos jours chez les sorciers et les danseurs du centre de l'Afrique. Les sonnettes et grelots remplacent les objets sonores et les ferblanteries dont les mêmes danseurs aimaient à ceindre leurs reins et à garnir leurs bras et leurs jambes. Les sujets du costume rappellent les tatouages dont les Incas étaient très férus .

A côté du lion héraldique, évidemment emprunté aux armes du Comté de Hainaut, figurent, parmi ces dessins, des étoiles et des soleils qui évoquent irrésistiblement les divinités Peaux-Rouges. Enfin, et surtout, le haut panache du Gille est coiffé c'est bien certainement un rappel de la coiffure des indigènes du Pérou . Sans doute le costume du Gille n'est pas si simple, il comporte d'autres symboles, qui doivent incontestablement avoir une toute autre origine.

Source : Alfred LABRIQUE, "le carnaval de Binche", 1931, p.7-11.



4. La légende du bossu Caracol

Nous avons établi précédemment trois hypothèses à la naissance du Gille, toutes trois à travers les époques auraient convaincu la population du Centre...

L'histoire de Caracol le bossu quant à elle est un conte pour enfants assez répandu en Wallonie. Voici donc ce conte...

Il était une fois, dit-il, à Binche, un petit bossu dont la promenade favorite était le Menu Bois. Il s'y rendait tous les jours et sa seule occupation y était de jouer de la flûte, de chanter et de danser. (Ce petit personnage ressemble étrangement au Dieu Pan) Il jouait et chantait d'une façon si charmante, il dansait avec tant de grâce qu'un jour une fée lui apparut au milieu du bois et, pour le récompenser de son talent, d'un coup de sa baguette magique, elle lui enleva sa bosse et le transforma en un beau jeune homme. Le lendemain, un autre bossu de la ville, ayant appris l'aventure, prit une flûte et se dirigea du côté du bois, en se disant qu'il ferait tout aussi bien que l'autre et qu'il lui suffirait de souffler dans un morceau de bois et de faire quelques sauts pour être débarrassé du fardeau peu commode qu'il portait sur le dos. Et arrivé là, il se mit à jouer tellement faux les airs populaires binchois, que la même fée apparut, furieuse, et pour le punir de sa prétention lui ajouta une bosse par devant. Cette légende est propre aux binchois, elle reflète le caractère divin du Gille. Tout comme dans sa façon de danser : c'est d'une danse boitée qu'il s'agit; c'est donc bien celle qui hésite entre deux pôles, celle d'un personnage qui oscille entre le divin et l'humain , qui n'est plus tout à fait homme sans être cependant tout à fait Dieu.

Source : Jacques HUYNEN , la mascarade sacrée, éditions Louis Musin , 1979, pp. 93.

B. LE GILLE, QUI EST-IL ? D'OU VIENT-IL ?

Il nous faut à présent prendre un peu de recul, oublier les légendes, balayer les théories explicatives sans réels fondements historiques. Durant une grande partie de sa vie, Monsieur samuël GLOTZ, Docteur en philosophie et lettres, a cherché, analysé les traces du passé dans le simple but d'établir le récit véridique de la genèse du Gille. Il s'est affairé à la tâche et, il est en quelque sorte devenu ce puits de connaissance, ce personnage qu'il faut consulter ou lire pour en savoir plus sur le Gille. Binchois érudit, amoureux de sa ville et de ses Gilles, il nous persuade aisément de la signification du personnage en écartant, tout d'abord, l'hypothétique parenté du gille avec l'Indien d'Amérique du Sud que l'on aurait pu exhiber au peuple de chez nous lors des grandes fêtes données en 1549, au château de Mariemont, par Marie de Hongrie. Dans ces conditions, quel est ce gille majestueux que nous admirons au Mardi-Gras et au Laetare ? Que représente-t-il ? Quelle est sa signification ? Pour plus de clarté, nous établirons plusieurs époques, tout en suivant l'auteur.

1. Première période

Pour comprendre la raison d'être du Gille, il faut remonter à cette époque perdue dans les temps. Le Gille est, dans son essence, aussi vieux que le carnaval lui-même.

Il va sans dire qu'il a subi de nombreuses métamorphoses, car rien n'est immuable .

Mais au delà des influences subies, l'essentiel (la danse au son du fifre et du tambour le masque, les sonnailles, les usages et coutumes, l'attitude presque sacerdotale) relie notre Gille, à travers les siècles et les métamorphoses, à l'antique cycle des traditions carnavalesques. Sur ce point, il est le frère de tous ces danseurs masqués et emplumés qui sont perdus ou relégués dans toute l'Europe, de la Roumanie au Tyrol, de la forêt Noire au Pays Basque, de la Bulgarie à la Suisse. Cette lointaine et profonde communauté d'origines nous émeut davantage qu'une explication légendaire " auréolée du clinquant usurpé d'un exotisme romantique. Nos usages et coutumes se répercutent en un curieux écho dans des pays forts divers. Il nous plaît de le savoir. Nous en comprenons mieux la valeur de notre patrimoine folklorique, sa rarissime originalité qui n'a rien de factice. Nous n'ignorons plus pourquoi le carnaval ne s'offre plus à nous comme un spectacle. Le gille dansant tient son rôle rituel, officiant, célébrant la fête du renouveau, exorcisant des démons et appelant la fécondité sur la terre. Nos festivités constituent un maillon du retour du printemps. Notre Gille est le grand prêtre de cette célébration. Voilà qui explique la force de nos traditions et qui en enrichit la valeur évocatrice .

Mais ce ne sont point là ses seuls arguments. Et nous n'hésitons pas à ratifier cette thèse infiniment plus réaliste.

Après avoir repoussé toute possibilité d'influence indienne; après avoir recherché tous les caractères qui rapprochent notre Gille des autres masques européens, Mr Glotz insiste: "Notre carnaval doit se comparer aux autres rites populaires européens avant que nous songions à passer les mers. Nous croyons avoir prouvé combien s'avérait suggestif le rapprochement systématique avec ces usages. Notre Gille, et peut-être notre autre masque, le Paysan, pratique des gestes ritueliques dont le sens premier d'exorcisme et de protection de la fécondité s'est perdu, mais dont on retrouve des traces dans l'état d'esprit "sacerdotal", dans l'attitude sérieuse du Gille, dans la force de la Tradition qu'il incarne..."

2. Seconde période

Influence de types à succès du théâtre populaire.

"Les Gilles et le Polichinelle des tréteaux forains ont fourni à notre masque primitif sa dénomination et une partie de son déguisement. Cet emprunt a dû s'effectuer au XVIIe ou au VIIIe siècle.

A cette dernière époque, Pierrot, Arlequin, Polichinelle et Gilles connaissent une renommée inouïe. C'est par milliers que se comptent les pièces, les farces pour la plupart non écrites et, sans valeur littéraire, dans lesquelles Gilles joue aux côtés d'Arlequin et de Colombine. La Wallonie et le Nord de la France ont

énormément apprécié Gilles et ses frères de tréteaux forains. Nous comprenons facilement que Gilles soit descendu des tréteaux dans la rue et qu'il ait participé aux mascarades des jours gras. Dès le XVIIIe siècle, ce déguisement est utilisé dans les bals des jours-gras et il descend dans la rue .

Sa popularité dure pendant la XIXe s. et, vers 1844, une encyclopédie belge signale qu'en temps de carnaval il y a partout des paillasses, des arlequins et des gilles. Au milieu du siècle, Paris connaît encore des gilles à barrette et au bonnet haut garni de plumes de capon.

Les gilles que nos populations rustres avaient l' occasion de voir et d'entendre, c'étaient les gilles joueurs de farces, paillasses et danseurs de cordes, c'étaient ces gilles à sabots, à la casaque de toile, à barette hautement relevée par des plumes qui entouré de Scaramouche et Colombine annonçait les spectacles de rues.

3. Troisième période : l'hybridation

Elle est marquée par la présence d' un personnage carnavalesque qui serait mi-gille, mi-polichinelle, avec deux bosses rondes, une barette une collerette, l'apertintaille , les sabots et la coiffe empanachée. Cela nous engage à faire une comparaison entre le gille et le chinel de Fosse.

1° Doudou voudrait dire gros et difforme, une grosseur disproportionnée à la hauteur. "Doudou" , doedoe, dodo, doudo, toujours la même prononciation et le même sens : "la grosse biette" comme on qualifie le dragon du lumeçon montois. Les Anglais disent "dodo" et les Portugais "doudo" pour désigner l'oiseau étrange trouvé en 1598 dans l'île Maurice et aujourd'hui disparu (le didus, oiseau mi-oie, mi-autruche, lourd et stupide).

2° Le doudou fossois fait partie du folklore local depuis une époque très lointaine et non déterminée, apparaissant dans les réjouissances du mardi-gras, puis du mi-carême. Il disparaît progressivement à partir de 1825-1830, tout en se transformant pour faire place au chinel actuel qui est le polichinelle français, tout en couleur, en distinction, enjoué, tapageur et farceur.

3° Primitivement, le doudou se présente avec une large veste blanche , genre sarrau, bourrée de coussins de foin (bosse par devant , bosse par derrière) , un pantalon court et bouffant, blanc comme la veste (plus tard avec liseré rouge) , des bas noirs, des manches longues et larges, des sabots peints de blanc et de rouge. Au cou, une collerette blanche. La tête est couverte d'une perruque faite de tresses de chanvre et coiffée d'une espèce de mitre au sommet de laquelle s'agite un haut plumet. Enfin, autour de la taille, une ceinture pourvue de grelots arrondis semblables à ceux des harnais. En main, comme pour se donner un air autoritaire, il brandit un sabre de bois en forme de cimenterre et dont l'origine est incertaine. Pour devenir chinel, le doudou se débarrassera de ses sabots, de son apertintaille, mais se parera de gros boutons rouges. Puis, les grelots seront remplacés par des dizaines de petits cloquins de cuivre ornant le bas de la veste, les crêtes des bosses qui sont celles de polichinelle, les festons des manches et des genoux. Le vieux doudou cesse de "faire le gille"...

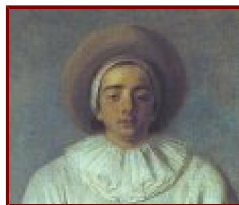
4° Le doudou fossois dansait sur un rythme scandé selon certains "rigaudons de l'époque". Les chinels d'aujourd'hui ont leurs airs propres. Ils ont été créés vers 1870, la partition comporte quatre airs entraînants, nerveux, bien rythmés et souvent syncopés. En résumé, sinon le caractère de la danse et de la musique, et la psychose que celles-ci communiquent spontanément aux spectateurs, il n' y a plus guère de parenté entre les rutilants polichinelles de Fosse et le gille de Binche actuel qui reste conscient de son rôle de roi du carnaval avec tous les rites que cela comporte. Mais, au départ il faut donc savoir qu'à la moitié du XIXe, notre gille était un "doudou" , portant fièrement son panache.

C. LE GILLE DE WATTEAU

Peintre à succès durant sa vie, poète reconnu d'un nouveau genre appelé des "fêtes galantes", Antoine Watteau naît à Valenciennes en 1684 et meurt en 1721. Sa vie durant il n'aura cesse de s'améliorer et trouve

l'apogée de son art dans la représentation des masques de la Commedia dell'arte.

Le tableau de Gilles, masque proche de celui de Pierrot, va au-delà de la simple représentation d'une figure de théâtre pour devenir l'expression et le symbole d'émotions plus profondes, de la mélancolie propre aux comédiens et du sentiment contradictoire de la vie. Gilles remplit la scène avec son costume blanc, dont les reflets du tissu et la richesse des plis sont soigneusement décrits. Mais qu'est-ce qui donne cette impression de mélancolie et de léger malaise que l'on éprouve en le regardant ? C'est, essentiellement, le jeu subtil des contrastes qui animent la composition et l'idée de donner à un comédien en costume la dignité et la solennité d'une statue.



Source : Regards sur la peinture N° 65, Editions Fabbri, 1988.

